

LE RÉCIDIVISTE

Fiction & Cie



Alain Fleischer

LE RÉCIDIVISTE

r o m a n

Seuil

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

COLLECTION
« FICTION & CIE »
DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

ISBN 978-2-02-141032-7

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.fictionetcie.com
www.seuil.com

La forme du temps n'est là que pour la révélation de l'informel dans l'éternel retour.

Gilles Deleuze, *Différence et répétition*

Qu'arriverait-il si, de jour ou de nuit, un démon te suivait une fois dans la plus solitaire de tes retraites et te disait : « Cette vie telle que tu l'as vécue, il faudra que tu la revives encore une fois et une quantité innombrable de fois ; et il n'y aura en elle rien de nouveau, au contraire. Il faut que chaque douleur et chaque joie, chaque pensée et chaque soupir, tout l'infiniment grand et l'infiniment petit de ta vie, reviennent pour toi, et tout cela dans la même suite et le même ordre, et aussi cette araignée et ce clair de lune entre les arbres, et aussi cet instant, et moi-même. L'éternel sablier de l'existence sera toujours retourné de nouveau – et toi avec lui, poussière des poussières. »

Frederick Nietzsche, *Le Gai Savoir*

Dans la ville de Brno en Moravie où je me rendais quand j'avais seize ou dix-sept ans, sous prétexte d'échanges sportifs avec un camarade tchèque de mon âge, Karel, escrimeur du même niveau que moi et lui aussi gaucher – mais lui, très à gauche aussi en politique, militant écervelé aux Jeunesses communistes de Tchécoslovaquie –, en réalité pour y rejoindre une amoureuse et où, une trentaine d'années plus tard, en ce jour du retour du printemps, je me suis trouvé obligé de faire une halte imprévue, je viens de me voir passer dans la rue. Pour me faire bien comprendre, il faut que je précise : dans une rue de la ville de Brno en Moravie, j'ai croisé cet après-midi et j'ai reconnu le jeune Léo que j'étais dans cette même ville quand je venais y coucher avec Mila, comme si j'avais abandonné là celui que j'étais à cet âge, avec mon aspect physique d'alors, que ce double aurait conservé, à moins que ce ne fût ce jeune homme-là qui, ayant trouvé son accomplissement dans cet épisode de sa vie, la mienne, m'aurait laissé me séparer de lui et partir à l'aventure dans la suite imprévisible de ce qu'a été mon destin. Et alors, ne serais-je aujourd'hui que la projection, dans un

futur apparemment advenu, de cet être que je fus pleinement dans un présent depuis longtemps révolu ? En ce jour de retour du printemps, dans un lieu et dans un temps d'une réalité incontestable – une rue dans cette ville de Brno en Moravie, qui a une longue histoire, qu'on appelle Brünn en allemand et en yiddish, qui vit passer l'expédition de Napoléon à Austerlitz, qui devint ensuite un centre industriel de la monarchie des Habsbourg, comme je l'avais appris à l'époque, et qui est entrée depuis dans l'ère postcommuniste, bientôt marquée par la séparation de la République tchèque et de la Slovaquie –, j'ai croisé et j'ai reconnu celui que je suis sur des photographies anciennes, mais bien vivant, en chair et en os comme on dit, déambulant avec ce corps mal ajusté sur sa carcasse, tel un vêtement flottant que les parents d'un adolescent en pleine croissance achètent d'une taille encore trop grande, « en prévision » calculent-ils, et avec une démarche gauchement nonchalante, démarche et corps qui ont été les miens jusqu'au moment où ma stature s'est fixée, où j'ai trouvé mon pas définitif, signature dans l'action de marcher dont on ne cesse de faire l'apprentissage tout au long de la vie, et que la vieillesse vient dérégler, fausser, comme elle le fait pour l'écriture manuelle, autre signature. En fait, la compréhension de ce qui m'arrivait n'a pas été d'emblée celle-là : j'ai d'abord cru que je me voyais en reflet dans le miroir d'une vitrine où mon image me serait apparue par surprise. Cela signifie que, pendant quelques secondes, j'ai ridiculement effacé de ma conscience, oublié, les changements de ma silhouette, de ma physionomie, survenus au fil des ans, révélant que ma perception naturelle et spontanée de moi-même, approchant la cinquantaine, est, avec une inconscience ou un optimisme

risibles, celle de l'adolescent que j'ai été et, du fait de cette confiance, de cette complaisance, ayant cru me voir dans une glace, avec ce visage, ce corps et cette allure qui depuis longtemps ne sont plus les miens.

Ce n'est que l'instant d'après, passant effectivement devant un miroir à l'angle de la brasserie *Au Chien blanc*, près de la fontaine Parnas où coule l'eau de la rivière Svatka, non loin de sa confluence avec la Svitava, que j'ai vu le reflet pour le coup incontestable de celui que je suis aujourd'hui, en ce jour de retour du printemps, dans une rue de la ville de Brno en Moravie, une trentaine d'années après l'époque de mes amours avec Mila, mais sans me reconnaître tout de suite et, au contraire, croyant voir un quelconque passant : bizarrement ni une connaissance ni tout à fait un inconnu, comme il peut m'arriver de me retrouver parmi une foule dans un lieu public avec l'impression que j'ai déjà croisé chaque visage et que tous ces inconnus me sont familiers.

Il m'a fallu encore un moment pour recouvrer une vision lucide, bien obligé d'admettre que cet individu, si différent de moi tel que je m'imagine, et tel que je crois à tort être perçu par autrui, tant que je ne suis pas confronté brutalement à mon image réelle renvoyée par un miroir, c'est bien moi au moment présent. La question qui s'est bientôt imposée à mon esprit a été de savoir lequel des deux âges d'un même individu, moi vers seize ou dix-sept ans, ou moi quelque trente ans plus tard, est celui qui existe – qui subsiste – aujourd'hui : l'aîné, celui qui, ayant fini par prendre la place du plus jeune et lui survivant, l'aurait condamné à l'état résiduel d'image-souvenir dans la mémoire ? ou celui qui, accroché à sa jeunesse, et

enfermé dans un moment à jamais mémorable, tourbillon sans fin échappé du grand courant d'air de la vie et du temps, aurait laissé emporter et se perdre dans ce mouvement une doublure destinée à le remplacer dans la suite plus ingrate d'une existence ordinaire, laquelle peut réserver bien des désagréments, des déconvenues, des déceptions et des menaces ? De telles spéculations se compliquent encore si l'on admet que dans ces boucles ou dans ces bulles privilégiées, préservées, d'autres êtres sont impliqués sans que, pour eux, le moment et les circonstances soient nécessairement ceux qui se seraient imposés, ceux qu'ils auraient choisis parmi tant d'autres pour ne plus les quitter, ces autres êtres devenant alors prisonniers d'une histoire qui n'est pas la leur, réduits au rôle de figurants obligés, de comparses captifs, alors que c'est dans une autre boucle, une autre bulle, qu'un moment à jamais mémorable de leur vie est peut-être conservé, tous ces innombrables moments vécus finissant par constituer la gigantesque mosaïque des existences, les inextricables configurations et imbrications des destins dans un inconcevable conservatoire du temps. À quoi s'ajoutent en outre cette amplification et cette complication : l'existence de chaque être ne comporte-t-elle pas, plutôt qu'un seul, plusieurs moments à jamais mémorables, d'accomplissement ou de révélation, plusieurs étapes significatives plutôt qu'une seule, aux différents âges et dans tous les registres, du bonheur comme du malheur, de la joie comme de la tristesse ?

En fait, incapable de renoncer à la certitude de la position que j'occupais en ce jour de retour du printemps, dans une ville qui me fut familière, où je revenais fortuitement, et de mettre en doute l'objectivité de cette perception, j'ai préféré

me demander : qui est donc le jeune homme, croisé en ce jour de retour du printemps, dans une rue de la ville de Brno en Moravie, en qui j'ai d'abord cru reconnaître mon reflet dans un miroir, qui est donc ce jeune Léo, devenu un étranger qui ne m'a prêté aucune attention, alors qu'il déambulait avec la même apparence, la même démarche, les mêmes traits, encore inachevés, qui ont été les miens il y a trente ans, feignant d'ignorer ce qu'il tient de moi et d'où il vient, comme désormais livré à une existence indépendante, laquelle ne me devrait rien, un être qui m'échapperait jusqu'à m'ignorer, puisque ce n'était pas moi en reflet dans un miroir, mais un individu qui marchait parmi d'autres individus semblables, ses concitoyens, ses contemporains, dans une rue de la ville de Brno en Moravie ? L'extraordinaire et l'invraisemblable ne résident-ils pas surtout en cette circonstance hautement improbable de notre face-à-face, nous croisant sur un trottoir ? Car en ce jour et à cette heure, le jeune Léo que j'ai laissé là aurait pu se promener dans un autre quartier, ou même être parti en voyage au loin. Je me suis réfugié dans la supposition bien peu crédible que je venais de voir passer mon fantôme – non pas un vieil ectoplasme répugnant, mais un spectre tout frais, un revenant parfaitement conservé, une apparition fringante –, laissé derrière moi depuis longtemps, et décidé à ne pas me reconnaître, à m'ignorer, ou à me renier, tel un fils abandonné qui ne voudrait plus rien savoir de son père, un être enfermé à ma place dans un épisode de ma vie passée qui se rejouerait en boucle, sans possible libération vers une existence ultérieure, puisque cet avenir du jeune Léo est celui que j'ai moi-même vécu sans partage, d'où j'ai exclu tout autre individu que celui

que je suis devenu, jusqu'à ce jour de ma vie. Dans l'éclair d'une intuition soudain convaincante, mais peut-être brillant seulement d'une séduction facile, passagère et illusoire, j'ai improvisé l'hypothèse que certains moments à jamais mémorables, élus entre tous dans ce qu'a été la vie d'un être, ne peuvent pas ne plus exister, ce qui a eu lieu ne pouvant cesser d'avoir lieu à nouveau et toujours, alors que nous laisserions ainsi derrière nous, enfermés dans quelques saisons décisives de l'âge et de l'histoire personnelle, ces êtres dont nous nous éloignons peu à peu sans regret ni remords, avec une légèreté coupable, tandis que le destin fait de nous des individus tout autres, de successifs étrangers à nous-mêmes, oublieux, sans mémoire, simulant la fidélité à notre propre histoire mais nous étant plusieurs fois faussé compagnie en cours de route. Dans un espace et un temps qui résisteraient au feuilletage rapide des pages de l'existence sous un doigt impatient et distrait, se perpétueraient à jamais, nous promettant à l'extase ou nous condamnant au désespoir de les revivre sans fin, quelques moments particuliers, à jamais mémorables, morceaux choisis de ce qui a été vécu. Je ne sais si le vertige de telles réflexions a arrêté mes pas en pleine rue, comme au bord d'un gouffre qui se serait soudain creusé devant moi ou bien si, au contraire, c'est la poursuite imperturbable de ma marche qui a enclenché la mécanique trompeuse de telles divagations ? Dans le sommeil et l'inconscient, ne nous retrouvons-nous pas prisonniers de rêves ou de cauchemars récurrents qui nous poursuivent pour nous livrer toujours aux délices d'un même paradis ou aux supplices d'un même enfer, et nous confronter sans relâche et sans pitié à celui que nous refusons de voir en nous-mêmes ?

Tout au long de cette journée de retour du printemps, ayant quitté Paris à l'aube par la route pour aller à un rendez-vous à Budapest avec un criminel récidiviste dont j'envisage de m'inspirer pour le personnage d'un roman, je n'ai cessé de penser à un rêve qui tourne bientôt au cauchemar, et qui me revient régulièrement depuis des années, me rappelant à une culpabilité dont l'origine s'est perdue, à moins qu'il puisse n'y avoir aucune origine biographique à la culpabilité, celle-ci étant innée chez certains êtres, comme une sorte de honte, de regret ou de reniement d'être venu au monde. Le rêve me vient alors que je suis plongé dans le sommeil depuis je ne sais combien de temps et, sans qu'aucune image précise n'apparaisse qui en marquerait le seuil, cela commence par la soudaine et mystérieuse prise de conscience d'être devenu un meurtrier coupable d'une bonne douzaine de crimes, m'étant débarrassé de mes victimes pour des raisons obscures, sans doute banales et aussitôt oubliées, peut-être parce que le meurtre s'était chaque fois présenté comme le geste le plus efficace, le plus anodin et le plus aisé à accomplir,

discrètement et sans attirer l'attention de quiconque, issue la plus simple d'une situation où rien ne m'aurait obligé à un tel acte. Mon rêve débute ainsi par le moment où se révèle la situation de plus en plus grave où m'ont conduit mes meurtres. Je suis incapable de retrouver à quoi ressemblent mes victimes – hommes ou femmes d'un âge variable (ni l'identité ni le sexe n'étant déterminant), que je me représente vêtues dans un identique et indéfini vêtement de drap gris, une étoffe grossière comme celle des uniformes de soldats, d'une couleur qui, d'avance, les fond dans la grisaille du décor, rendant plus naturelle et plus imperceptible encore leur disparition –, j'ignore ce qu'ont été mes relations avec ces personnes, proches ou inconnues, je n'ai aucun souvenir de qui elles étaient, comme si leur anonymat, l'absence de nom et de visage avaient facilité leur suppression. Je n'ai aucune idée des raisons ni de l'histoire de ces meurtres, sortes de discrètes liquidations, et moins encore du mode opératoire de l'assassin récidiviste que je suis devenu. Je ne me souviens ni de violence ni de lutte, ni d'agression ni de résistance, ni de cris ni de sang, ni d'une volonté ou d'une raison impérative de ma part. Ni de l'usage d'une arme quelconque que j'aurais eue sous la main, par habitude ou par hasard. Avais-je dû, chaque fois, improviser mon acte avec les moyens disponibles le moment venu ? Probablement des meurtres à mains nues, mais avec quel usage et quelle action des mains ? Immobiliser ? Étouffer ? Étrangler ? Frapper ? Cogner ? Briser ? J'ai l'impression que, chaque fois, cela s'est produit par abandon trop facile à une pente, à un funeste enchaînement des événements, par soumission à une fatalité, par facilité paresseuse dans l'évidence

que le meurtre à huis clos, silencieux, sans témoin, était la solution la plus commode pour me libérer d'une situation simplement embarrassante. Afin que mes actions ne fussent pas découvertes, il avait fallu pourtant que je me soucie du moyen de dissimuler les cadavres – que je perçois dans mon rêve, c'est-à-dire derrière moi, comme des mannequins de tissu gris, simples enveloppes vides, n'ayant gardé d'un corps que son empreinte –, j'avais dû trouver comment soustraire les victimes à leur milieu sans qu'il y paraisse, sans que leur disparition ne suscite l'inquiétude ni ne déclenche des recherches. Je me découvrais donc coupable de meurtres, certes non prémédités mais gérés après coup avec l'étonnant sang-froid d'un habitué du crime, en pleine conscience de ce à quoi ils m'exposaient, alors que je ne savais rien de celles et de ceux qui s'étaient trouvés fatalement sur mon chemin, ni ce qui m'avait conduit à les supprimer, parvenu au moment de constater avec angoisse que leur nombre augmentait de façon accablante. À l'aisance et à la gratuité d'actes d'abord accomplis dans l'ambiance légère d'un rêve succédait le lourd climat d'un cauchemar, avec l'angoissante conscience de ma terrible culpabilité qui se manifestait soudain. Je me réjouissais cependant de n'avoir été ni pris, ni même soupçonné, la disparition de mes victimes étant passée inaperçue et n'ayant suscité aucune alerte, aucune plainte, aucune enquête. Pour préserver mon impunité, je tentais de me convaincre qu'il me suffisait désormais de changer de conduite, de ne pas continuer, de ne pas allonger la liste, de ne pas recommencer, de ne pas aggraver mon cas, car le risque était que le moindre nouveau meurtre ne fasse soudain découvrir les précédents et ne me

désigne comme le monstre que j'étais devenu sans y prendre garde. De tout cela je ne tirais pas la leçon que j'étais désormais un coupable, comme si la culpabilité avait été mon état naturel, et je me persuadais qu'il fallait à tout prix rester innocent, un présent irréprochable pouvant suffire à effacer le passé, à me blanchir, à me racheter. Je n'éprouvais aucun repentir, à peine le remords d'avoir été trop insouciant dans ma conduite, d'avoir manqué de sang-froid, de recul, de n'avoir pas imaginé d'alternative au meurtre et d'avoir mal évalué mes actes. Ce qui déclenchait mon rêve était toujours la brusque révélation de ce que j'avais commis dans un état d'inconscience, d'irresponsabilité, avec une stupéfiante facilité, à l'insu de tous, dans une sorte de tranquille innocence, alors que mes actes risquaient de me coûter cher si j'avais tôt ou tard à en payer la faute. Je devais donc réviser mon comportement de toute urgence, telle était la leçon, telle était ma principale préoccupation, telles devenaient ma règle de conduite et ma devise : être désormais innocent, et donc l'avoir toujours été. Ma principale consigne était d'éviter de m'exposer en commençant par ne rien changer à mes habitudes ordinaires, dans lesquelles mes actes extrêmes pourraient continuer de se fondre jusqu'à s'y dissoudre à jamais. Me tenir coi, me faire oublier ou, plus précisément, continuer de faire en sorte que personne ne pense à moi ni ne se souvienne de moi d'aucune façon ni pour aucune raison. N'est-ce pas l'espoir des plus grands criminels qui vont se perdre au fin fond de l'Amazonie, échappant ainsi à une condamnation à mort par la société, en se condamnant eux-mêmes à une mort civile, sociale, renonçant à leur identité ? Plus encore que le

remords pour les actes coupables qui surgissaient brusquement dans mon histoire personnelle, méritant châtiment, la leçon de ce cauchemar était que je devais maintenant m'employer à écarter tout soupçon et à rester impuni, exilé dans une sorte de clandestinité définitive qui constituerait mon unique et suffisante punition. Enfin, la violence du sentiment de mes fautes, retour en force de la culpabilité, finissait par me tirer du sommeil, avec soudain le soulagement immense de découvrir que j'émergeais d'un mauvais rêve, lavé de toute faute, de toute responsabilité mais, dans une première perception, comme innocenté par erreur. Je croyais d'abord avoir échappé, par chance une fois de plus, à la découverte de l'effroyable vérité puis, même avec le retour progressif à la conscience de mon innocence réelle, je gardais le sentiment que celle-ci n'était peut-être pas pleine ni définitive, avant que vienne enfin le moment de me convaincre qu'elle l'était, victoire finale contre la culpabilité. Mais peut-être victoire elle-même coupable ?

J'en étais à ressasser une fois encore le souvenir de ce rêve, au volant de ma vieille Lancia – l'automobile témoin de tant d'aventures déjà anciennes, remise en route précisément pour ce voyage après des années de sommeil sous la poussière, et de relégation au fond d'un garage où je l'avais un jour abandonnée –, lorsque, parvenu aux abords de Brno en Moravie, d'inquiétants ratés du moteur m'avaient obligé à entrer en ville à la recherche d'un mécanicien alors que, sans désir de pèlerinage aux lieux d'un épisode de ma jeunesse, et plutôt désireux de me fuir moi-même, je comptais contourner l'agglomération par l'autoroute en évitant de perdre du temps.

J'ai aussitôt associé la sortie inespérée, miraculeuse, d'un cauchemar familial, innocenté de fautes imaginaires – mais mon imagination elle-même n'étant peut-être pas innocente, ai-je souvent pensé –, à la peine mineure qui m'était infligée par le problème mécanique et ses inconvénients. N'était-ce pas cette situation que j'avais obscurément souhaitée en choisissant la route plutôt que le train ou l'avion, l'itinéraire via Prague et Brno plutôt que celui par Munich et Vienne, et une voiture ancienne, chargée de charmants souvenirs mais devenue peu fiable, pour me transporter dans la vie présente, de préférence à une de ces grosses berlines d'aujourd'hui qui semblent surli-gner le tracé des autoroutes par un irréprochable et souverain trait de crayon gras ? En fait, le dysfonctionnement s'est révélé sans gravité, faux châtiment pour une faute non avérée : une impureté du carburant avait obstrué le filtre à essence, provoquant des interruptions dans l'alimentation du carburateur, un incident dont je pourrais méditer la leçon, me suis-je dit. Jusqu'où l'impureté est-elle tolérable ? Dans les effets de l'impureté à première vue dommageables, comment déceler une conséquence dérivée qui va devenir profitable, et même providentielle, si je considère ce qu'a été la suite de mon détour obligé par la ville de Brno en Moravie, devenu un retour à celui que j'étais à l'âge de seize ou dix-sept ans ? Est-ce une telle conséquence, espérée par moi à mon insu qui, grâce aux liens secrets entre l'inconscient et l'événement réputé objectif, a provoqué les circonstances de sa cause ? Car le résultat majeur de la panne et de sa nécessaire réparation n'a-t-il pas été en effet que, dans une rue de cette ville de Brno en Moravie, j'aie vu passer celui que j'étais à l'âge de seize ou

dix-sept ans, le jeune Léo qui venait retrouver Mila, sa première grande histoire d'amour ? Est-ce lui, le jeune Léo, est-ce donc moi il y a trente ans, qui a en quelque sorte obligé celui que je suis aujourd'hui, repassant à proximité, à revenir dans une rue de la ville de Brno en Moravie pour que j'y voie passer celui que j'ai été, constatant que je l'avais laissé là, abandonné au milieu d'un chemin transformé en impasse ? Étais-je venu le libérer en me délivrant d'un remords, ou fallait-il que je le tue pour prendre sa place, reprendre la mienne, et réparer une erreur ? Et jusqu'où remontent le stratagème discret, la conjuration des faits, des situations : est-ce à mon départ de Paris, au volant de l'automobile de mes aventures passées, me lançant sur la longue route vers Budapest – de préférence à tout autre moyen de transport qui n'aurait pas permis ou provoqué cette halte, ce détour, ce retour –, ou même encore avant, à la décision de ce voyage avec pour motivation et pour objectif la rencontre avec un ancien criminel récidiviste dont je me propose de m'inspirer pour créer le héros d'un roman, lequel emprunterait par moments à d'autres de mes œuvres pour récidiver dans je ne sais quel sombre penchant de mon imagination, ainsi qu'à l'autobiographie d'un auteur – moi – récidiviste impénitent dans ses travers de prédilection ?

Ayant passé mon chemin dans cette rue de la ville de Brno en Moravie où le jeune Léo que j'étais à l'âge de seize ou dix-sept ans venait d'apparaître puis de disparaître aussitôt, je me suis retourné sur lui un instant trop tard après l'avoir croisé, et je me suis demandé quel lien j'aurais pu avoir gardé avec ce jeune homme que j'ai été, qui prenait le train à Paris, gare de l'Est, profitant de chaque congé, pour

se rendre dans cette ville de l'ancienne Tchécoslovaquie, afin d'y rejoindre Mila, et en présence de qui je me suis trouvé par hasard, tel que je l'aurais laissé là, installé à jamais dans un épisode de sa jeunesse, la mienne, où tout serait resté en l'état ? Alors que le moment opportun était passé, je me suis interrogé sur ce qui serait arrivé si, plus vif dans ma réaction – ou d'emblée déterminé à affronter l'inexplicable –, je m'étais avisé de l'interpeller, de le saisir par le bras, de le tirer sans ménagement de son somnambulisme, de le forcer à un face-à-face, l'obligeant à voir en moi celui qu'il serait appelé à devenir, et à admettre qu'il est celui que j'ai été ? Je n'aurais pas attendu de sa part la reconnaissance d'une dette, mais plutôt celle d'un emprunt, me suis-je dit après coup, l'usage d'un bien que j'aurais laissé là en dépôt, à disposition. Ce faux sosie, ce faux double, écho de celui que je fus à trente ans de distance, aurait-il refusé de m'identifier, d'admettre l'existence d'un quelconque lien entre nous, m'aurait-il considéré comme un inconnu, m'aurait-il pris pour un imposteur ou pour un fou, ou aurait-il eu la clairvoyance et la probité de découvrir en moi son avenir, l'individu dont il est lui-même le passé, mon frère jumeau et en même temps mon cadet, avec devant ses yeux ce que sera son visage trente ans plus tard, tout comme j'ai reconnu sur le sien mes traits de grand adolescent ? Toutes ces questions me passaient par l'esprit alors qu'il était trop tard, bien sûr, pour espérer des réponses. À vrai dire, si ce geste et ces mots ne me sont pas spontanément venus, c'est qu'un tel réflexe eût été impossible, je dirais *techniquement*, car je sais qu'il ne s'agissait pas d'un autre, d'un sosie, d'un double, ressemblant à s'y

méprendre à celui que j'ai été, une personne étrangère que j'aurais pu interpeller comme un quelconque passant à qui l'on demande un renseignement, mais bel et bien de moi, moi le jeune Léo, celui que j'ai été et que je ne suis plus, celui que j'ai laissé à une bifurcation de mon existence, au moment de me séparer de lui, de moi, de devenir un autre, mais en conservant pour nous deux une seule identité, une seule origine, une seule conscience, une seule mémoire, et une part commune, essentielle, de nos destins. Dès lors, la présence de cet autre que j'ai été, et de celui que je suis, deux êtres faussement réunis en une seule et même personne dans un lieu et dans une circonstance où se croisent deux époques de ma vie – je dis bien *ma* vie et non pas *nos* vies –, échappait aux règles physiques ordinaires qui régissent la rencontre dans un même lieu et à un même moment entre deux individus distincts. Qu'aurait-il répondu si je m'étais avisé de lui demander qui il est, quel est son nom, ou comment il se fait appeler puisqu'il a dû renoncer au nom que j'ai gardé pour moi, c'est-à-dire pour la suite, et qui est resté le mien ? J'imaginais qu'il se serait senti en droit de ne pas répondre à des questions qui auraient ressemblé à celles d'un policier, dans une bien étrange enquête. Imaginant cela, je savais que j'éluais, conscient de mon incapacité à affronter et à comprendre le phénomène que je venais d'expérimenter. Un sentiment de culpabilité, à la fois ancien et nouveau, m'avait envahi soudain : retour, revanche, dans un combat sans vainqueur et sans fin ? N'avais-je pas été sur le point de commettre un abus, un acte d'agression, d'usurpation ou de persécution ? Venais-je de vivre, indûment, par effraction, un

événement hors la loi, ou en tout cas incompatible avec les lois physiques de la réalité matérielle commune et partagée par tous ? De telles questions n'étaient évidemment qu'une façon de répandre un nuage de fumée, tout comme celle-ci : n'avais-je pas été prêt, dans ces circonstances oiseuses, à me prévaloir avec aplomb d'une légitimité pourtant douteuse ?

Avant d'avoir vu passer, dans une rue de la ville de Brno en Moravie, le jeune Léo que j'ai été il y a trente ans, j'aurais pu me dire en regardant une photo de moi à cette époque : cet être n'existe plus, il a disparu, il n'est plus nulle part, il est mort, sa matérialité physique s'est volatilisée, comme les cendres d'un corps après incinération, et pourtant je suis là, issu de lui, et relié à lui par le fil ininterrompu, invisible, d'une même existence, dans une suite continue de jours et de nuits, au point que, bien qu'éloigné de cet individu-là, je suis encore lui. Et de me demander : suis-je d'une quelconque façon son héritier ? Serais-je en somme comme le fils, plutôt que le frère jumeau de celui que j'ai été ? Et encore : serait-il possible de remonter cette continuité à contre-courant pour revenir à celui que je ne suis plus, reculer jusqu'à me fondre à nouveau, me confondre avec cet autre que j'ai été, que je suis encore, le jeune Léo que j'ai quitté insensiblement, sans prendre conscience de cet éloignement progressif, jusqu'à me détacher totalement de lui, l'abandonner à son sort, c'est-à-dire à sa perte, prisonnier d'un destin sans avenir, devenir un être différent et indépendant de lui, ignorant que lui-même, une fois séparé de moi, a pu malgré tout continuer à être celui que j'ai été, à ne plus être pour toujours que celui que je viens de voir passer dans une rue de la ville de Brno en Moravie ? Se

pourrait-il, selon cette hypothèse qui m'est venue, que nous déposions au cours des ans, dans les lieux où se sont déroulés des moments mémorables de nos destins, des états arrêtés, ou plus exactement mis en boucle sur un mode répétitif, des êtres que nous sommes successivement aux différents âges, contrariant – ou accompagnant ? – par ces images à la fois fixes et animées, le mouvement qui nous mène d'une étape de l'existence à l'autre, sans savoir que nous laissons derrière nous, à la traîne, à jamais sauvés d'une totale disparition, et promis – ou condamnés ? – à une éternelle revenance, les individus que nous cessons d'être chaque fois que la sanction du temps et de l'âge est prononcée, sortes de mues qui seraient celles de l'être vivant tout entier, son revenant à perpétuité ? Et alors, de quelles actions singulières, bienvenues ou malencontreuses, serions-nous appelés à devenir les récidivistes ? Le processus de la reproduction n'est-il pas le ressort de la perpétuation de l'espèce ? Et dans ce cas, la répétition, le recommencement, le retour au secret enfoui en chacun de nous ne sont-ils pas la formule infiniment complexe et mystérieuse de la présence au monde de tout être vivant ? Repartir de zéro, comme on dit, ou revenir sans cesse sur le lieu d'un crime que chacun cache au plus profond de soi, serait-ce parvenir à réaliser cette remontée du temps dont le courant s'écoule dans l'obscurité, tel un fleuve souterrain, en revisitant les êtres successifs dont la ressemblance finit par ne plus résister aux forces noires de la dissemblance, par lesquels nous passons, comme on enfile l'une après l'autre les tenues convenant à chaque saison, à la mode de chaque époque, et dont témoignent les photographies laissées en souvenir sur la rive, jusqu'au premier être

que nous ayons été, lors du premier regard à la femme dont chacun de nous est né ? Et tout cela n'est-ce pas ce qu'on appelle vieillir, puis mourir ? Telles étaient les interrogations qui, pendant les moments qui ont suivi l'apparition du jeune Léo que j'étais vers seize ou dix-sept ans, dans une rue de la ville de Brno en Moravie, m'ont extrait de toute réalité pour me plonger dans l'indicible perception de n'être moi-même que du temps. Avec le sentiment soudain d'une rafraîchissante et agréable naïveté, j'en suis arrivé enfin à considérer le phénomène que je venais de vivre comme un simple signe, une discrète invitation : si cette ville de Brno en Moravie est celle où a commencé ma vie amoureuse – bien sagement au regard de ce qu'elle est devenue par la suite –, ne dois-je pas déchiffrer la circonstance imprévisible qui m'a contraint à repasser par là trente ans plus tard, comme une incitation à renouer avec les êtres que j'ai été, ou plus exactement avec celui qui se répète et se retrouve régulièrement en dépit de mon changement physique et moral, récidiviste de quelle faute, porteur de quelle culpabilité, lesquelles suffiraient à définir mon identité particulière ?

C'est alors qu'un chat a sauté de je ne sais où, comme tombant du ciel sur le trottoir devant moi, où il s'est allongé langoureusement, de travers, me barrant le passage, et me fixant de ses yeux d'un vert lumineux, où j'ai cru voir un regard humain. Cet échange de regards dont j'ai été privé lorsque j'ai croisé brièvement le jeune Léo que j'étais vers l'âge de seize ou dix-sept ans, dans une rue de cette ville de Brno en Moravie, a fait émerger d'autres questions : pourquoi lui, ce chat, et pourquoi moi, face à lui ? Pourquoi ne suis-je pas ce

chat ? Pourquoi ce chat n'est-il pas à ma place ? Et moi à la sienne ? Pourrait-il être le jeune Léo que j'ai été il y a trente ans ? Pourquoi ne pourrait-il pas être moi ? Qu'est-ce qui nous condamne sans appel, lui à être un chat, le chat qu'il est, et moi à être un homme, l'homme que je suis, transformation de l'homme que j'ai été ? Qu'est-ce qui nous sépare ? Serait-ce nos anatomies, nos morphologies ? Nous ne sommes pas si différents en fin de compte, parmi l'infinie diversité des formes du vivant. N'y a-t-il pas entre nous plus de ressemblance que de dissemblance, mais comme si la ressemblance ne comptait pour rien, la loi intraitable, immuable – mais peut-être pas éternelle ? – étant celle de la différence, de la distinction, de la division, de la séparation ? Le chat a dû trouver avant moi la réponse à ces questions, à moins qu'il s'en soit souverainement désintéressé, car d'un bond il a laissé le passage libre, m'obligeant à réintégrer celui que je suis, avec les interrogations qui sont les miennes, à poursuivre mon chemin, à choisir l'orientation de mes pas sans m'attarder plus longtemps à de tels problèmes, et il a disparu. N'est-il pas temps de me rappeler l'origine, le but du voyage qui m'a conduit à passer par la ville de Brno en Moravie, me suis-je dit alors, et le projet qui occupe en ce moment l'écrivain que je suis devenu : concevoir un roman inspiré de la vie et de la personnalité d'un authentique criminel récidiviste, inconscient que j'ai été que tout individu est un récidiviste de lui-même et de sa propre histoire, ce qui devient manifeste dans les créations et les créatures inventées par un auteur, un artiste.

À Paris, à l'aube de cette journée d'un trajet à travers l'Europe, j'ai pris la route dans la vieille Lancia qui m'a d'abord

ramené à une époque passée de ma vie, avant de me projeter vers l'avenir et vers mes projets, en vue d'un rendez-vous avec un criminel récidiviste. L'homme que je vais rencontrer vit près de cette ville de Budapest où, dès la première fois que j'y vins, j'eus le sentiment de revenir, alors que je la découvrais adolescent, avec ma sœur, quand mon père avait finalement décidé de retourner avec notre mère sur les lieux de leur voyage de noces. Il avait surtout voulu nous conduire, ma sœur et moi, jusqu'à un faubourg sur une rive du Danube, d'où sa famille avait été un jour emportée pour ne plus jamais y revenir. À cette époque, je n'avais pas compris le cadeau que me faisait mon père, et je sais que je suis coupable de n'avoir jamais honoré cette dette envers lui : le cadeau était celui de ma propre histoire, du passé d'où je viens, de ceux qui furent les miens, et dont je fus séparé par le destin. Sans doute mon père a-t-il été trop discret, trop pudique dans sa mémoire, et peut-être étais-je à cette époque moins à l'aise à recevoir qu'à donner, moins doué pour le souvenir que pour l'imagination. Ce cadeau me fut-il fait trop tôt, condamnant l'adolescent que j'étais à devenir le traître aux siens et le meurtrier de son père ? De tout cela, je traîne la culpabilité depuis longtemps, peut-être même depuis une époque antérieure à ma naissance. Chaque fois que je suis retourné à Budapest par la suite, j'ai eu le sentiment de retrouver sous mes pas mes propres traces, mais dans un temps très reculé de mon destin où j'aurais été citoyen de l'ancien Empire austro-hongrois – celui de mes grands-parents disparus et peut-être encore avant, celui du bonhomme François-Joseph avec ses fauteuils en rotin et sa baignoire en bois –, naïvement perçu comme un paradis de l'origine, disloqué et anéanti bien avant

ma naissance : non pas le monde d'hier, mais celui d'avant-hier. À chaque retour sur ces rives du Danube, la mémoire de ce temps lointain, avant mon arrivée sur terre, m'a fait reconnaître des lieux de ma vie où je n'ai jamais vécu. En chemin, une fois de plus vers cette grande métropole danubienne, au centre de l'Europe, je suis parvenu aux abords de la ville de Brno en Moravie, dans l'intention de poursuivre vers Bratislava, l'ancienne Presbourg, et la frontière hongroise, quand d'inquiétants ratés du moteur m'ont obligé à entrer en ville, en vue d'une réparation. La mécanique des automobiles qui nous propulse dans l'espace n'aurait-elle pas partie liée avec les mécanismes de la mémoire et de l'imagination qui nous transportent dans le temps, me suis-je demandé. Il y a par exemple cet organe mécanique dont j'ai souvent cherché à analyser le rôle, le mystère : l'embrayage, entre la boîte de vitesses et l'accélérateur, une pièce qui transmet le mouvement d'une mécanique productrice d'énergie à des mécanismes passifs, passeurs, et cela en douceur, progressivement, mais infailliblement, transformant en une souple progression continue de l'accélération – et du destin –, ce qui serait sinon le passage brutal d'une démultiplication à une autre – d'un chapitre de l'existence à un autre. Combien de transpositions pourrait-on faire du rôle de l'embrayage dans une automobile et des lois de la mécanique en général, aux mécanismes cachés du temps, de la vie, des histoires qu'on en fait, des livres qu'on écrit ? Il m'arrive souvent de revenir à cette question : l'embrayage n'est-il pas l'invention magique qui transforme les unités discrètes en continuum, comme les marches brutales, dramatiques, parfois fatales, d'un escalier ou d'une vie, peuvent être remplacées par

la pente douce d'un destin d'où la tragédie s'est ainsi effacée ? Je peux voir une secrète connivence entre les divers facteurs étrangers les uns aux autres qui régissent la trajectoire d'une existence, dans les circonstances apparemment anodines qui m'ont contraint à faire halte dans cette ville de Brno en Moravie, alors que je comptais la contourner, évitant les encombrements urbains, pour que je retrouve, là où fut jadis mon point d'arrivée dans les bras et dans le lit d'une fille qui fut la première, le lieu et le moment d'une seconde fois. Alors que le but de mon voyage est la rencontre avec un criminel récidiviste, redevenu à soixante-quinze ans (il y a déjà une quinzaine d'années) un homme libre, après avoir passé un quart de siècle en prison, j'ai l'impression de découvrir les raisons profondes de ma curiosité à son égard, de mon sentiment de complicité, de familiarité avec lui, le reconnaissant en moi avant même de le connaître.

Aujourd'hui, en période creuse de ma vie sentimentale, après avoir expérimenté le meilleur, le pire, et ce qui est *au-delà du bien et du mal*, ayant provoqué ma situation présente en poussant à sa perte mon dernier amour, avec une cruauté d'abord tournée contre moi-même, je me demande soudain si, retrouvant la trace de Mila, celle qui fut la première – si je fais semblant d'oublier l'aventure initiatrice d'une nuit unique, incestueuse et coupable –, dont j'ai longtemps, par attachement, ou mauvaise conscience, par résurgence de la culpabilité ou par superstition, reporté les coordonnées dans mes carnets d'adresses successifs, je parviendrais à la retrouver et si, dans un de nos anciens lieux de rendez-vous, elle apparaîtrait telle que je l'ai laissée il y a trente ans, devant moi redevenu celui

que j'ai vu passer dans une rue de cette ville de Brno en Moravie, à supposer que je puisse réintégrer cet être, sans chasser de cet épisode ancien, devenu le sien, celui que j'ai laissé là, me séparant de lui au risque de le condamner à disparaître. Une permission exceptionnelle du destin peut-elle conduire à retrouver – ne serait-ce que pour de brefs instants, comme on pousse furtivement la porte d'un logement depuis longtemps abandonné, resté inoccupé, avec la somme exorbitante des loyers impayés, et avec l'accumulation intempestive du courrier glissé sous la porte par le facteur pour un destinataire absent –, l'identité de celui qu'on a laissé là, derrière soi, bien des années plus tôt, de remonter à bord du vaisseau fantôme en passager clandestin, et ainsi d'explorer un peu plus avant le chemin dont, un jour, on s'est détourné peut-être trop vite, par inconséquence, par légèreté, par paresse, par lâcheté, par insensibilité ou par simple commodité, c'est-à-dire par erreur et commettant une faute, reprendre et prolonger un peu la fréquentation des êtres et l'expérience du monde tels qu'ils furent, suffisamment aimables pour susciter le remords de les avoir trahis ?

Le numéro de téléphone de Mila, qui remonte à une trentaine d'années, apparaît en effet dans le répertoire de mon portable où je l'ai reporté parmi ceux de mes contacts d'aujourd'hui, comme si j'avais à en faire un usage quotidien : je le compose avec le sentiment de lancer un appel à travers l'univers vide et, après une attente aussi violente que celle d'un verdict dans une cour d'assises, un répondeur automatique m'informe en tchèque que ma demande ne peut aboutir. Suis-je éconduit, renvoyé au passé mort que j'ai déserté, y abandonnant l'autre, le jeune Léo que j'étais il y a trente ans ? Rien d'étonnant, en fait, à ce que Mila n'ait plus le même numéro, mais peut-être est-ce la numérotation elle-même qui, en même temps que le monde d'hier, a changé ? Faut-il donc que j'interprète comme un événement sans importance et sans suite, comme un signe dépourvu de sens, le phénomène qui m'a fait croiser dans une rue de la ville de Brno en Moravie, en cette journée de retour du printemps, celui que j'étais il y a trente ans, le jeune Léo qui venait là se jeter dans les bras de Mila ? Délaissant ma voiture, réparée

rapidement et à bon compte, comme si la panne choisie par le destin avait été la plus bénigne, la moins pénalisante, juste suffisante pour m'obliger à entrer dans Brno, à revenir là, je déambule à travers la ville, retrouvant l'automatisme de trajets qu'avec une indifférence coupable – il y a toujours de la culpabilité dans l'indifférence –, j'avais crus oubliés. Mes pas me conduisent dans un faubourg éloigné du centre, remontant les boulevards Prikop puis Drobného, aimanté que je suis par l'espoir absurde d'une rencontre. Je parviens au pied de la colline au sommet de laquelle se trouve la célèbre villa Tugendhat, dessinée par Mies van der Rohe : elle fut la destination favorite de mes promenades avec Mila. Nous nous tenions par la taille – c'était l'attitude convenue et convenable entre amoureux, dans les lieux publics de ce pays, à cette époque : il se pourrait bien que les temps actuels nous ramènent à une conception plus rigoureuse encore des attitudes autorisées –, et nous marchions longuement jusqu'aux lisières de la ville, ce qui nous laissait tout le temps du trajet pour le frôlement discret de nos cœurs et de nos corps, ayant accordé nos souffles et nos pas, avant d'atteindre les lieux déserts propices aux baisers, aux caresses, puis à l'étreinte où les êtres et les sexes fusionnent, au risque, si cette intimité s'expose dans un lieu public, qu'elle soit sanctionnée pour outrage.

Par les escaliers, puis par la pente de la rue Schodova, je parviens aux abords de la villa Tugendhat : elle est fermée, nul ne s'y montre, quelques échafaudages, comme abandonnés et en partie démontés, semblent indiquer des travaux pour une de ces restaurations décidées à la hâte, et dont l'issue reste

incertaine face à la menace d'une ruine irrémédiable. Tout est silencieux. D'un éventuel chantier, le seul indice est une couche de poussière, mais elle pourrait aussi bien être celle de l'oubli, de l'abandon, du délabrement, simple dépôt sur un espace mort d'un temps agonisant. Sans doute cet état est-il celui que j'espérais obscurément, car aurais-je apprécié que la villa Tugendhat m'apparaisse dans une splendeur retrouvée, rutilante et pleine d'une animation nouvelle, résultat d'un processus de réhabilitation qui m'aurait échappé durant toutes ces années, alors que les promenades avec Mila jusque-là avaient été à la fois un rituel amoureux et un pèlerinage à un bâtiment tristement marqué par l'Histoire ? Commandée au grand architecte allemand à la fin des années 1920 par les Tugendhat, une famille juive, comme me l'avait raconté Mila, la villa avait été abandonnée par ses propriétaires, fuyant vers la Suisse puis vers le Venezuela, l'arrivée des nazis, qui allaient y installer une de leurs porcheries pendant l'invasion de la Tchécoslovaquie, y établissant un bureau d'études de la société Messerschmitt. Par la suite, elle était passée aux mains des Soviétiques, nouveaux occupants dignes des précédents qui, après en avoir fait une clinique, avaient parachevé son saccage. Déjà à l'époque de nos promenades, Mila et moi nous tenant par la taille, la villa Tugendhat avait été mise sous échafaudages par les autorités communistes de la municipalité, et ce qui avait alors commencé dans la médiocrité a aujourd'hui atteint un terme. J'arrive là au moment où une histoire dont j'ai connu le début prend fin, tandis qu'à partir d'une nouvelle décrépitude bien prévisible, la ruine menaçant à nouveau, la

tentative de sauvetage recommence, même geste peut-être promis au même sort. Mais les temps ont changé.

Avec Mila, parvenus au bout de notre balade, en haut de la colline où se découpe la forme plate de la villa, chef-d'œuvre de l'architecture moderniste, méprisée par les idéologues populistes de tous bords, nous aimions nous tourner vers la ville en contrebas, et chercher à identifier le toit de la maison, rue Dvorakova, où était notre chambre, entièrement occupée par le lit. À l'époque, dans ce quartier en marge, un seul immeuble s'élevait devant nous, récent et d'un sinistre aspect, avec la dérisoire prétention d'être une tour de quelque vingt-cinq étages, comparable en hauteur à celles des grandes villes occidentales, car telle avait été l'unique et naïve ambition des constructeurs. Aujourd'hui, de nombreux autres immeubles d'habitation se dressent à ses côtés sur les pentes des anciens terrains vagues. La vue est obstruée, j'aurais bien du mal à retrouver le toit sous lequel les nuits dans les bras de Mila étaient trop courtes. Ce changement suffit pour marquer que le temps a passé, que j'arrive dans ce lieu alors que l'époque où nous l'avons fréquenté est révolue.

Je marche, c'est ma façon d'attendre, d'espérer. J'ai interrompu là, dans la ville de Brno en Moravie, mon voyage à travers l'Europe entre Paris et Budapest. Et j'ai laissé ma vieille Lancia dans une rue, depuis l'opération si simple qui l'a remise en parfait état de fonctionnement, après une panne qui n'est en rien imputable à sa mécanique, uniquement causée par la mauvaise qualité du carburant, ce à quoi je trouve une reconfortante satisfaction. Je marche, j'attends, non pas comme on attend sur place, piétinant avec nervosité sur le lieu d'un

rendez-vous, mais en explorant les lieux et le temps mêmes de l'attente. Je ne vois venir à ma rencontre aucune jeune fille de l'âge qu'avait Mila quand nous nous fréquentions, et qui la rappellerait immanquablement, ni aucune femme de l'âge que Mila doit avoir aujourd'hui, chez qui la ressemblance avec la jeune fille qu'elle fut jadis l'emporterait encore sur le mouvement de la dissemblance, dont on peut croire que le point ultime est la mort mais qui s'accélère encore vertigineusement dans les minutes qui suivent l'instant où un cœur a cessé de battre. Si Mila apparaît, sans reconnaître en celui que je suis devenu le jeune Léo qu'elle a aimé, je l'aborderai sous le prétexte d'être un étranger perdu dans cette zone, et qui s'informe sur son chemin. Je marcherai quelques pas à ses côtés et, soudain, je lui saisirai hardiment la main, avec la certitude impérieuse que rien ne peut empêcher le recommencement de ce qui a été, finalement plus naturel que l'irruption intempestive de l'inconnu, de l'inédit. La prolongation d'une aventure restée inachevée n'est-elle pas prioritaire, obligeant à tout reconsidérer, et la cicatrice du temps ne peut-elle être rouverte pour qu'elle se referme mieux jusqu'à parvenir à s'effacer ? Mais d'un autre côté, ne faut-il pas une première fois, ne faut-il pas que du nouveau et de l'inédit adviennent pour que puisse advenir une seconde fois et s'ouvrir le règne délicieux du recommencement ? Dans les retrouvailles et la répétition, peut-on espérer la possible réparation d'une faute, la promesse d'une réconciliation, d'abord avec soi-même, victoire contre la culpabilité ? Tels sont sans doute mon espoir et la clé de ma contradiction. Je lui prendrais la main et, sans nous regarder, c'est alors qu'elle me reconnaîtrait. N'est-ce pas en obéissant à